



HAL
open science

Les exigences du célèbre rire inuit

Michèle Therrien

► **To cite this version:**

Michèle Therrien. Les exigences du célèbre rire inuit. Paroles à rire, Paris, Inalco, 1997, Paris, France. pp.211-222. halshs-00010479

HAL Id: halshs-00010479

<https://shs.hal.science/halshs-00010479>

Submitted on 26 Apr 2006

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les exigences du célèbre rire inuit

Michèle THERRIEN

Les grands voyageurs, séduits et intrigués par la qualité du sourire et du rire inuit, ont partagé leur étonnement avec les lecteurs occidentaux autant par le texte que par l'image.

Un grand nombre d'illustrations accompagnant leurs récits donnent à voir des Inuit dont la joie de vivre transparaît tout comme s'« entend » le rire du héros du film muet *Nanook of the North*. L'auteur, Robert J. Flaherty, opposait ce rire à la difficulté de vivre dans des régions de toundra perçues comme étant essentiellement hostiles. Les images associées au Grand Nord, toutes univoques, se réduisaient à quelques mots ou notions : glace, froid, blizzard, désolation, et même stérilité en raison de l'absence d'arbres. Pour leur part, les ouvriers américains qui avaient la chance de voir le film puisaient en Nanook un modèle de courage et de dépassement¹.

Dans ces pays en apparence privés d'enchantement, la bonne humeur inuit, dotée d'une profonde inscription culturelle, s'est peu à peu figée et transformée en stéréotype. Les missionnaires y ont vu les vertus toutes chrétiennes de la soumission à la volonté divine, de l'acceptation de la condition humaine comme promesse d'une vie meilleure. L'attachant tempérament inuit a pris d'autant plus figure de légende qu'il était opposé à celui de l'Amérindien des États-Unis et du Canada vu, à cette époque, comme un homme moins expansif, au comportement fourbe voire violent [Brody 1987 : 19-21].

1. Pour une analyse du caractère novateur de *Nanook of the North*, se reporter à l'article de Anne-Marie Bidaud [1992]. Nanook est une corruption de *nanuq* « ours blanc » ; le véritable nom du héros était Alakariallak.

Rire pour s'ouvrir au monde

Je propose d'apprécier ce sourire et ce rire, mondialisés et immortalisés par les observateurs occidentaux, à l'aune des valeurs inuit en me situant à proximité de la langue.

Si je devais dessiner un cadre général, je dirais que le rire inuit s'oppose à la mauvaise humeur comme l'harmonie aux tensions et l'ordre au désordre et qu'il est, en tant que moteur des relations interpersonnelles, lié au bon fonctionnement de la société, c'est dire son importance.

Il trouve déjà la plénitude de son sens en très bas âge. Alors que les premières larmes du bébé prouvent aux parents le respect que leur porte déjà leur enfant¹, ce dont ils se disent très émus, le premier sourire concerne la famille. Il est l'objet d'éloges adressés à l'enfant lui-même dont les proches soulignent la capacité à communiquer, l'aptitude à prendre conscience de l'attente de l'autre et à savoir y répondre. Puis, les voisins apprennent l'existence de cette ouverture au monde extérieur toujours reconnue par la parole, une règle obligatoire. L'événement s'inscrit dans une longue série d'expériences premières lesquelles, selon les Inuit, ne marquent pas exclusivement « les grands passages de la vie » mais se répètent tout au long de l'existence, sous des formes différentes, garantissant la longévité [Therrien 1996 : 24].

Rire signifie s'ouvrir à l'autre, ce que nous indique la langue qui rassemble autour de la base lexicale *qu-* un vaste champ sémantique réductible, pour une part, à la notion d'aperture.

En voici des exemples tirés du nunavimmiutitut, l'inuktitut² parlé au Nunavik [Arctique québécois] :

Fermeture plus ou moins grande

<i>quttuq</i>	objet dont l'ouverture s'est rétrécie	personne en colère
<i>qusujuq</i>	insecte figé par le froid	personne mélancolique, silencieuse
<i>quksiutuq</i>	qui a la gorge serrée	
<i>qunujuq</i>	qui refuse, oppose de la résistance	

1. Ce thème a inspiré à William Taggona, célèbre auteur-compositeur, une chanson dont l'existence m'a été signalée par Maaki Kakkik, une Inuk de Pangniqtuuq (Terre de Baffin) venue enseigner aux Langues'O pour une première fois en 1994.

2. Littéralement « à la manière des Inuit », la langue des Inuit.

Ouverture plus ou moins grande

<i>qungattuq</i>	qui sourit
<i>qujattuq</i>	qui manifeste sa joie
<i>quvianaqtuq</i>	agréable à fréquenter, sait rire et plaisanter

Quel que soit le degré d'aperture, il est question de manifestation corporelle visible ou audible. Le sourire semble sémantiquement associé à la région du bas du visage (*qungattuq* : « qui sourit » ; *qungasiq* : « cou ») et le rire à sa partie supérieure, particulièrement à la région des yeux : *iji* signifie « œil » et *ijuq* signifie « rire ».

Modifiant la voix, tout comme les pleurs auxquels il s'oppose, le rire augmente le débit de la parole [Taamusi Qumaq 1991 : 60], accélération qui rappelle, dit-on, un accouchement rapide *aniguujaaqtuq*.

Rire met en scène tout le corps surtout lorsqu'il est chatouillé, un jeu auquel aiment se livrer les Inuit qui, connaissant leur intolérance à cette sensation ambivalente, n'ont retenu que son caractère désagréable en la désignant par un syntagme applicable à tout objet de répulsion : *quinannatuq*.

À coup sûr, chatouiller provoque le rire mais le jeu exige du chatouillé qu'aucun de ses muscles faciaux ne se contracte. Ce difficile exercice de maîtrise de soi renvoie à un arrière-fond mythique où résister au rire s'inscrit dans la série des épreuves que devait affronter le chamane lors de son voyage cosmique. Lorsqu'il descendait au fond de la mer pour s'entretenir avec *Takannaaluk*¹, la déesse marine détentrice des mammifères marins, celle-ci demandait à son père de faire subir à l'intrus l'épreuve du rire. Le chamane était alors invité sous la couverture du père qui le chatouillait. Seuls les chamanes dotés de réels pouvoirs avaient la force de résister. Les autres étaient condamnés à mourir prématurément.

Dans un autre contexte, une femme est récompensée d'avoir su dominer son envie de rire. Un conte intitulé *L'homme-lune et l'arracheur d'entrailles* [Savard 1966 : 178-187] met en scène une femme violentée par son mari et qui, après avoir fui les siens, arrive chez l'Homme-lune et les-Gens-sans-entrailles. Pour sauver sa vie, elle trouve la force de surmonter l'épreuve du rire, s'en trouve récompensée puisqu'au lieu d'avoir les entrailles arrachées, se développe en elle un embryon. La future mère est alors initiée aux tabous alimentaires à respecter pendant la grossesse si bien que le fils qu'elle met au monde devient un

1. Littéralement « La grande terrible là en bas ».

remarquable chasseur vers qui l'Homme-lune dirige les ours. Elle aura fait, auprès de lui, l'apprentissage des interdits alimentaires, voie royale de l'accès à la culture, savoir qui lui aurait échappé si elle n'avait su résister à la difficile étape initiatique du rire.

Rire pour éviter la colère

Nul ne peut acquérir de la maturité sans maîtriser son inclination naturelle à rire. Seul le tout jeune enfant rit librement. Il est même encouragé à vivre l'expérience d'un rire bruyant et débridé. Véritable « jouet des adultes » [Briggs 1970 : 114], il donne des ordres, même aux gens âgés qui humblement se lèvent, s'assoient, vont chercher un objet, le font dix fois et plus... L'entourage ne rit pas de l'adulte qui se trouve dans une position ridicule mais du comique de situation où l'étiquette la plus élémentaire se trouve bafouée. L'enfant, qui ne dispose pas encore de toutes ses capacités à raisonner, est envié pour son immense liberté d'action.

Les parents, notamment les mères, utilisent le rire à des fins éducatives : embrasser devient mordiller, mordiller devient mordre. Après la douceur des caresses et des mots affectueux surgit l'inattendu, la douleur. L'enfant doit interpréter ce curieux amalgame de gestes maternels mêlés au rire. Agressivité ou jeu ? Il s'agit d'un test particulièrement délicat à manier destiné à évaluer le degré de maturité de l'enfant. Face à cette situation inédite, il doit éviter d'être bouleversé et retenir ses larmes.

Un autre jeu, non moins exigeant, consiste à dire : « Ton père est parti à la chasse et ne reviendra pas ». Encore là, l'enfant doit résister aux larmes, rire de la cruelle blague qu'il aura su distinguer de la vérité.

Ces épreuves l'amènent à développer sa capacité à affronter l'inconnu, à percevoir les intentions cachées, à faire la part entre vérité et mensonge. Dès lors que le petit Inuk réfrène sa peur, sa colère et ses larmes, l'entourage cesse de le troubler. Apte à contrôler ses émotions et à rire des désagréments, il peut alors contourner d'autres pièges, ceux de la vie [Briggs 1983 : 20-21].

Lorsqu'un Inuk raconte une expérience dont il rit encore longtemps après, il s'agit souvent d'une situation objectivement désagréable, associée à un danger, et dans laquelle il s'est trouvé ridicule. C'est ainsi qu'Aisa Amittuq, un Inuk d'Akulivik, au Nunavik, me racontait les larmes aux yeux, et des années après l'incident, qu'au printemps les chiens s'étaient hissés sur le dôme de l'iglou entraînant son effondrement. Sous les débris, écrasé par le poids des chiens affolés, couvert de neige et privé du prestige d'avoir prévu une hausse de température, il a éclaté de rire car il aurait été puéril de se laisser aller à la colère, une réaction négativement connotée.

Néanmoins, lorsque la colère l'emporte, une parole dite au bon moment peut renverser une situation en redonnant au rire la place qu'il aurait dû immédiatement occuper.

Aaliksiina Kublu raconte :

Un jour de printemps, un couple voyageait en motoneige sur la banquise couverte de flaques d'eau et déjà trouée par endroit. Soudainement l'engin s'enfonça jusqu'au pare-brise. À plusieurs reprises, le mari tenta de le hisser sur la glace, mais sans succès, car d'une part il dérapait, d'autre part il essayait de retenir son pantalon de peau de phoque qui glissait sur ses jambes. Il avait grossi et la ceinture n'avait pas été ajustée à sa nouvelle physionomie. Sa femme, voyant qu'il commençait à se mettre en colère, avait envie d'éclater de rire, sans oser le faire de crainte qu'il ne lui adresse par la suite des reproches. Voulant à tout prix lui éviter une colère imminente, elle finit par dire : « Eh, je pourrais peut-être t'aider un petit peu ». Dans un grand éclat de rire, elle l'aida à remonter son pantalon et fit un nœud à la ceinture. Son mari parvint à sortir la motoneige du trou d'eau. [1996, chap. 2, trad. M.T.].

L'incident, sans conséquence grave, rappelle que rire à bon escient est une règle fondamentale toujours présente à l'esprit, quelle que soit la situation. La personne qui n'en tient pas compte s'expose à éprouver un sentiment que tous redoutent, dit *ilirasunniq*, c'est-à-dire la crainte qu'une personne respectée ne fasse des commentaires déplaisants. S'il arrive que face aux remarques acides de l'entourage, un Inuk ne ressente pas ce sentiment, alors des événements soudains se produisent, par exemple une maladie ou un accident touchant la personne elle-même ou encore sa famille.

Rire répond à des codes que chacun apprend dès la sortie de l'enfance. L'exubérance des femmes, notamment, doit être contenue ; du moins sont-elles tenues d'adopter, jusqu'à la ménopause, une certaine attitude de retenue en présence des aînés, de leur mari et de leurs frères. Puis, vient une période de plus grande liberté où chanter, danser, parler et rire bruyamment échappent aux contraintes. Maata Sivvuraapik et Laina Tullaugaq, deux jeunes femmes de Puvirnituk initiées aux techniques du *katajjait*, ces jeux vocaux communément appelés jeux de gorge, m'ont dit envier les femmes plus âgées qui ont le privilège d'éclater de rire lorsqu'elles manquent de souffle ou commettent une erreur qui interrompt le jeu vocal.

Jouer pour rire

Plaisanter se dit *uqanngua*- « faire semblant de parler », « jouer à imiter la parole vraie » en changeant l'une de ses configurations comme dans un travail de miniaturisation où l'on modifie les matériaux, les dimensions ou les volumes.

Un *uqausiapik* « un petit mot » est à double sens ; par exemple, *piqati* désigne un compagnon de travail et prend un autre sens dans un contexte de séduction :

une femme ne peut qualifier n'importe quel homme de *piqatiga* (mon compagnon), de même qu'elle ne peut utiliser dans tous les contextes le qualificatif *mamaqtuq* « bon au goût ou à l'odorat », pas plus qu'elle n'est autorisée à dire à un homme : *pigumavit* ? « veux-tu ? » même si les circonstances ne prêtent nullement au quiproquo.

Uqausiapik peut aussi désigner, par ironie, un syntagme comprenant une dizaine de morphèmes que l'on s'amuse à répéter à la manière de notre « anticonstitutionnellement ».

Certains Inuit s'amuse à inverser l'ordre des morphèmes à l'intérieur des syntagmes pour créer des effets comiques. L'inuktitut s'y prête bien en raison de la remarquable mobilité de ses éléments formateurs ; malgré cette souplesse, un certain ordre de l'amont vers l'aval est obligatoire. La parole qui s'organise « silencieusement » dans la pensée [Taamusi Qumaq, *op. cit.* : 45], se met en place sur la langue prête à être propulsée vers une cible située devant soi. Celui qui change la position d'un élément « met volontairement derrière ce qui doit être devant » *tunungaaqtisijuq*.

Si la méprise est en elle-même drôle, sa désignation ne l'est pas moins pour des non-Inuit puisqu'elle est qualifiée de *kipunniq* « changement de position », syntagme qui s'applique également à l'échange de partenaire sexuel.

Substituer un syntagme à un autre peut être du plus bel effet comique : une jeune Inuk a eu le malheur de prendre congé d'un groupe d'aînés de sexe masculin en disant : *tutilaarivugut* « la prochaine fois couchons-nous sous la même couverture », au lieu de *takulaarivugut*, « nous nous verrons à nouveau ». On n'a pas fini de raconter l'histoire. A son insu, elle a dit quelque chose de grossier, non en soi mais dans ce contexte spécifique, aux dimensions d'un *uqausirluk*, « un mot inadmissible ».

Au cours de mon apprentissage de la langue, j'ai connu des situations gênantes en substituant *anaana* « mère » à *ataata* « père » ; en confondant *putuliuqtunga* « j'ai fait un trou de part en part » et *putuliuvunga* « j'ai un trou de part en part ». Plus récemment, n'étant pas encore à l'abri des mésaventures, j'ai griffonné un message qui fait encore rire, à l'effet que : « Je partais en canot lécher les plats ». Ignorant avec exactitude le nom du propriétaire de l'embarcation, j'ai créé, dans ma hâte, un bien curieux syntagme !

Depuis que les Inuit multiplient leurs contacts, de la Sibérie au Groenland, dans le cadre des activités de la Conférence circumpolaire inuit¹, les langues et leurs variétés se croisent entraînant curiosité, malaise et fou-rire. Malgré la remarquable

¹. Forum international rassemblant des représentants de la Sibérie, de l'Alaska, du Canada et du Groenland et dont le but est la mise en commun de réflexions et décisions à caractère politique, économique et culturel.

unité linguistique qui caractérise le monde inuit, il n'en demeure pas moins une grande diversité si bien qu'un syntagme peut être d'une région à l'autre totalement incompris, il peut avoir un sens opposé ou encore se rapprocher d'un autre. Certaines formes de salutations sont même fort inconvenantes hors de chez soi. Une fois l'étonnement passé, on en rit et, surtout, on ne manque pas de raconter.

L'humour, nous le savons, ne dépasse pas aisément les frontières. C'est le cas, m'a fait remarquer Béatrice Collignon, géographe à Paris I, d'un certain nombre de toponymes inuit qui renvoient à une histoire locale connue d'une ou de quelques familles seulement, par exemple, le toponyme suivant : « L'endroit où une femme est tombée », appellation qui doit être comprise au sens métaphorique et non au premier degré.

Si je devais citer un divertissement apte à franchir les frontières régionales sans traduction et sans commentaire explicatif, je citerais une classe de *uqannguaq*, « plaisanterie » ou « imitation de la parole vraie » : l'imitation des sons produits par les animaux, notamment par les oiseaux. Grand nombre d'Inuit maîtrisent l'art de reproduire « la parole » animale.

Rire pour sanctionner

Rire est souvent une affaire fort sérieuse. Lorsqu'une personne décide d'ignorer une norme sociale en adoptant un comportement déviant, sa conduite pourtant reconnue comme répréhensible n'est pas toujours immédiatement sanctionnée.

L'entourage peut décider de lancer une campagne de ragots et de moqueries. D'une part, la non-dissimulation de l'acte (aussi grave soit-il, par exemple le vol) contribue à minimiser la faute, d'autre part la moquerie tend à rendre au contrevenant la place qu'il n'occupe plus en l'aidant à se conformer aux règles sociales. Le but n'est pas tant de punir que de ramener l'ordre et l'harmonie par la réintégration du coupable au sein de son groupe.

Rire devient ainsi une arme susceptible de renforcer la norme et un outil de contrôle. « Contrôle social » se traduit d'ailleurs par *inuqatigiinnikkut unqumattiniuvaktut*, c'est-à-dire que « l'on tente par un effort collectif de ramener un individu à la place qui lui revient ». Au sens premier, il s'agit de « rabattre le gibier, le ramener vers soi, là où le chasseur souhaite qu'il vienne ».

Mais n'importe qui ne peut se permettre d'initier une campagne de moquerie. Là aussi s'exerce un contrôle, car elle ne doit jamais procéder de sentiments de rejet ou d'intolérance et doit avoir des limites [*The Inuit Way: a Guide to Inuit Culture* : 7]. Un bon exemple en est la moquerie à caractère identitaire dont nous, les Qallunaat (les Blancs), faisons les frais et où s'expriment par excellence les

valeurs inuit. Nous sommes vus, et les imitations sont très drôles, comme des gens toujours en colère, qui ne cessent de donner des ordres, qui courent au lieu de marcher, inconscients de ce qui se trouve à proximité d'eux. Nous sommes des « enfants ». Mais la plaisanterie peut être plus spécifique : les francophones sont appelés, au Nunavik, les *Uiguit*, c'est-à-dire « ceux qui disent oui-oui ». Les mauvaises langues ajouteront « et qui pensent non-non ».

Récemment, j'ai assuré une initiation à l'enquête ethnologique au Nunavut Arctic College, en collaboration avec Frédéric Laugrand de l'Université Laval, formation destinée aux Inuit dans le cadre du programme d'Études inuit. A quelques reprises, les étudiants nous ont demandé de parler français et nous avons rapidement compris pourquoi : ils tentaient de nous imiter, ce qui nous a valu un irrésistible spectacle improvisé. Les francophones, selon eux, parlent en avançant les lèvres « pour mieux apprendre à embrasser ! » la réputation du *French kiss* ayant, semble-t-il, déjà fait le tour du monde.

Pour sa part, l'anthropologue est qualifié de *apiqquq*, « quelqu'un qui ne sait maîtriser sa parole et qui pose des questions inopportunes ». En 1994, lors du dîner de clôture du colloque d'Études inuit qui se tenait à Iqaluit en Terre de Baffin, j'ai assisté à une saynète. Deux jeunes femmes inuit, se présentant à nous comme des anthropologues chargées d'étudier le comportement des Qallunaat, ont désigné dans l'assistance une malheureuse victime. Un homme, visiblement peu rassuré, a accepté de monter sur la scène et de jouer le rôle de l'informateur.

L'examinant attentivement, l'une dit à l'autre :

- « Regarde, il a du poil dans le nez ! »
 - « Quoi ? »
 - « C'est curieux, mais vraiment intéressant. »
 - « Il y a sûrement une explication rationnelle. »
 - « As-tu une hypothèse à proposer ? »
 - « Un phénomène d'adaptation au froid ? »
 - « C'est plausible, il a même du poil dans les oreilles ! »
- L'informateur, moins timide qu'au début, demande :
- « Je serai payé ? »
 - « Malheureusement pas. »
 - « Pourquoi ? »
 - « Tous nos crédits ont été dépensés. »

La saynète s'est poursuivie, tout aussi plausible que l'hypothèse...

Lors des négociations territoriales menées, ces trente dernières années entre les Inuit et le gouvernement, l'humour inuit s'est maintes fois exprimé. C'est ainsi que

l'on rapporte qu'au moment de signer les accords concernant l'exploitation de l'hydroélectricité et de décider du partage des terres en baie James et au Nunavik, Ali Tulugaq de Puvirnituq, agacé par les 1700 pages de texte juridique, a déclaré :

« Laissons de côté toutes ces pages, nous allons choisir la femme la plus âgée du village, elle a 90 ans, et vous désignez votre premier ministre (c'était à l'époque Pierre Trudeau), nous les laissons à eux-mêmes dans la toundra, sans nourriture et sans abri, le premier qui reviendra sain et sauf sera propriétaire des terres. » (*Montreal Star*, Montréal, 28 février 1976).

Pour sa part, Aarluqtuq Aipilik, écrivain, dessinateur et humoriste bien connu, a écrit à propos du Nunavut, cette immense portion des actuels Territoires du Nord-Ouest qui sera gérée par ses compatriotes à partir du 1^{er} avril 1999 :

« Les Inuit, tout comme les autres Premiers occupants du territoire, savent qu'ils sont les parents biologiques du Canada. Ils sont les aînés de cette société appelée le Canada. A ce titre, ils ont le droit inaliénable d'être écoutés et entendus par les membres les plus jeunes de cette grande famille, les ministres du Canada. » (Nunavut, oct. nov. 91, vol. 10, n° 4 : 6).

S'il est autorisé de rire aux dépens des Qallunaat et de leur premier ministre, il est interdit de se moquer des handicapés physiques ou mentaux, sauf dans le cas exceptionnel, dit-on, où la personne handicapée se montre asociale par pure méchanceté. La règle première consiste à respecter l'autre en tant que personne totale sans souligner tel ou tel trait spécifique.

Une autre règle de courtoisie concerne les animaux dont il est interdit de se moquer. Celui qui transgresse la règle s'expose, ou expose les siens, à de sévères châtements tels la maladie, voire la mort [Randa 1995 : 292-293]. L'auteur ajoute que malgré les changements sociaux, les comportements à l'égard du gibier n'ont que peu varié. Il est vrai que s'ils ne peuvent rire, les animaux entendent, sentent, comprennent et sont même psychologiquement plus forts que les humains ; le respect s'impose car il en va de l'harmonie entre les composantes de l'univers [Therrien 1987].

Rire pour préparer le futur

Rire chasse l'ennui qui tend à s'installer, tout comme parler du beau temps fait cesser la pluie (ÄŸÄi áÇπ%·iü>≤Úî áİŒ%·iü>≤ÚΔ¬ : 1). L'étiquette interdit de se plaindre d'un travail fastidieux ou encore d'adopter une attitude fermée. Pour vivre paisiblement et être apprécié, il faut sourire, rire et faire rire.

Jadis les tâches dévolues à chacun, et notamment aux femmes, étaient si nombreuses et répétitives qu'elles devaient être exécutées avec le sourire. Un Inuk ne devait s'avouer ni fatigué ni cafardeux (*taqasuungunngituq kavaranilu*). Par considération pour l'entourage, les paroles de découragement n'avaient pas leur place. Encore aujourd'hui, la mauvaise humeur reste très mal vue.

Rire permet d'éviter de renvoyer de mauvais échos : *akijuq*, « l'écho répond » et *akivaa*, « une personne, la nature ou un esprit, se venge », sont des voisins sémantiques. La tradition orale rappelle que celui qui sait jouer surmonte l'adversité, que celui qui sait rire et chanter ne ressasse pas les contrariétés de la vie [Rasmussen 1929 : 250].

Avant le christianisme, seules les personnes qui avaient su être heureuses étaient accueillies, après leur mort, chez les *Ullurmiut*, « Les gens de la lumière du jour ». Menant une vie agréable dans un pays d'abondance, elles étaient assurées d'être rapidement de retour sur terre, dès lors qu'un vivant transmettait leur nom à un nouveau-né, ce que ne manquaient pas de faire les proches parents, coutume encore respectée.

Institut National des Langues et Civilisations Orientales

Références bibliographiques

Association des femmes inuit du Canada

sans date *The Inuit Way: a Guide to Inuit Culture* (ÄŸÄî Ä;ÖðπÚééî ÄŸÄî Ä;ÖðπÚ[]≤ú ÖÇ« ,Δ;ÊéúΩÒ), Ottawa, Pauktuutiit.

BIDAUD Anne-Marie

1992 « Les Inuit et le cinéma : *Nanouk l'Esquimau* ou le premier métissage des regards », in *Destins croisés, cinq siècles de rencontres avec les Amérindiens*, Paris, Unesco/Albin Michel (Histoire) : 591-603.

BRIGGS Jean L.

1970 *Never in Anger, Portrait of an Eskimo Family*, Cambridge, Massachusetts, Harvard University Press

1983 « Le modèle traditionnel d'éducation chez les Inuit : diverses formes d'expérimentation face à l'inconnu », *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. XIII, n° 1 : 13-25.

BRODY Hugh

1987 *Living Arctic, Hunters of the Canadian North*, Vancouver, Douglas & McIntyre/Seattle, University of Washington Press

Collectif

sans date ÄŸÄî áÇπ%•î>≤Úî áìÖ%•î>≤ÚΔ¬ (Inuit *piusirivattaviningit piqujarivattaviningit*, Les anciennes coutumes et règles sociales inuit), collectif rédigé en caractères syllabiques et ronéotypé à Kuujuaapik en baie d'Hudson.

MALLON Mick & KUBLU Aaliksiina

1996 *Intermediate Inuktitut*, Iqaluit and Victoria, Ittukuluuk Language Programs.

QUMAQ Taamusi

- 1991 *ĀĀĪ ÇÇÇπΔf%ŪĪ (Inuit uqausillaringit*, Les véritables mots inuit, un dictionnaire des définitions en inuktitut du Nunavik, Québec arctique), Québec, Inuksiutiit katimajit Inc., Montréal, Inujuaq, Institut culturel Avataq.

RANDA Vladimir

- 1995 « Des offrandes au système de quotas : changements de statut du gibier chez les Iglulingmiut », in Anne-Victoire Charrin, Jean-Michel Lacroix, Michèle Therrien, *Peuples des Grands Nords traditions et transitions*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle/Institut national des langues et civilisations orientales : 289-304.

RASMUSSEN Knud

- 1929 *Intellectual Culture of the Iglulik Eskimos*, Report of the Fifth Thule Expedition, 1921-1924, vol. VII, n°1, Copenhagen, Gyldendalske Boghandel.

SAVARD Rémi

- 1966 *Mythologie esquimaude, analyse de textes nord-groenlandais*, Québec, Université Laval, Centre d'études nordiques (Travaux divers 14), ronéotypé.

THERRIEN Michèle

- 1987 « La Parole partagée, l'homme et l'animal arctiques », *Cahiers de Littérature orale* 22 : 105-130.
- 1996 « Les expériences premières et la notion de dynamique généralisée », in Nicole Tersis et Michèle Therrien (eds), *La dynamique dans la langue et la culture inuit*, Paris, Peeters : 22-41.

Michèle THERRIEN. Les exigences du célèbre rire inuit

Le rire des Inuit du Grand Nord est bien connu depuis les premières observations des explorateurs. Les Inuit, pensait-on, étaient de bonne nature, aussi simples que des enfants. Je tenterai de montrer à quel point rire répondait, et répond encore, à des règles aussi nombreuses que complexes.

Inuit, Rire, Enfance.

Demands of the famous Inuit laughter

Inuit laughter has been well known since the explorers first descriptions. It was said that Inuit were simple people, as open and joyful as children. I will try to show how difficult it may be to learn to deal with laughter, rules being very many and difficult to follow for an Inuk himself but also for an outsider.

Inuit, Laughter, Childhood.

Las exigencias de la famosa risa de los Inuit

El reír de los Inuit es bien conocido desde las descripciones hechas por los primeros exploradores. Decían que los Inuit eran gente de naturaleza tan sencilla como de niños. En este ensayo tratare de demostrar a que grado el reír respondía y responde todavía, a reglas tan numerosas como complejas para los extranjeros como para los propios Inuit.(Traducción Patricia Torres Mejía)

Inuit, Risa, Infancia.